

Apprendre le français à l'âge adulte avec la Méthode naturelle

Martine Boncourt,

Chronique Sociale, à paraître en août 2021, 14,80 €

Présentation du livre par Martine interviewée par Claudine Braun

Martine, peux-tu nous présenter ce nouveau livre par le biais de ces quelques questions : L'apprentissage du français pour les adultes se fait essentiellement à l'aide des programmes et outils du FLE (français langue étrangère) labellisé par l'État français. En quoi la méthode naturelle se différencie-t-elle de la démarche du FLE ?

A l'association, nous ne parlons guère de FLE mais de FLI, français langue d'intégration, bien que le sigle ait été remplacé assez récemment par le CRI (contrat d'intégration républicaine). Car dans les faits, ce n'est pas la même chose. Ni au plan du public concerné (constitué pour l'essentiel de migrants ou de personnes davantage centrées sur la recherche de papiers et d'intégration sociale que de diplômes ou de compléments linguistiques professionnels comme dans le FLE) ni, bien sûr, au plan des démarches pédagogiques et par conséquent des outils. Mais, si on y regarde de plus près, la pédagogie préconisée par les instances officielles pour ce fameux CRI, en tout cas dans ses objectifs, ressemble à s'y méprendre à la nôtre : autonomie, émancipation, citoyenneté, acquisition d'éléments de culture française... On est dans la même situation qu'à l'école : les instructions officielles sont magnifiques, généreuses dans leurs finalités mais les moyens pour y parvenir en décalage total avec ces objectifs. En pédagogie Freinet, nous le savons bien, nous qui fabriquons nos outils, élaborons nos démarches, théorisons nos pratiques, en marge des circuits officiels. A l'association, c'est pareil, nous n'utilisons pas les manuels ou les fiches proposées mais, comme dans les classes, le texte libre, le Quoi de neuf, le travail individualisé (avec, entre autres, les fichiers pour adultes fabriqués par les copains du chantier Outils et édités par PEMF), les exposés, le journal...

Tu évoques souvent l'émancipation, quels en sont les principaux leviers dans l'accompagnement que vous mettez en place ?

Ils sont les mêmes que dans les classes, avec des enfants : pour s'émanciper, il faut s'autoriser, « être auteur », c'est-à-dire chercher, tâtonner, produire, problématiser, mettre à distance, observer, s'essayer, se tromper, réussir, échanger, communiquer, coopérer... en bref tout ce que permettent les techniques citées ci-dessus et qui vont fabriquer du savoir, mais surtout induire un autre rapport au savoir. Un savoir produit in situ à partir de tout ce que l'apprenant apporte, représentations, objets, bribes de connaissances, croyances, textes, paroles, etc., et sur quoi le groupe et l'enseignant travaillent coopérativement en y apportant les compléments et les transformations nécessaires. Ainsi le savoir ne tombe pas d'en haut, il n'est pas sacralisé, figé, intouchable, et cette modification de la production de savoir, et par conséquent du rapport au savoir, est la plus importante sans doute des émancipations.

Mais ce n'est pas tout ! On peut d'abord se demander de quoi nos apprenants ont besoin de se désaliéner. Ce sont des adultes ! En réalité, en tant que population fragilisée par l'expatriation, ils connaissent des situations assez semblables à celles des enfants. Ainsi, bon nombre d'entre eux, issus de milieux faiblement scolarisés, ont à faire en plus un lourd travail de construction ou de reconstruction d'une image de soi sérieusement entamée par les conditions de vie sociale difficiles qui leur sont réservées en France. Ils ont à se défaire de ce regard souvent dévalorisant, pour ne pas dire méprisant ou racisant, dans lequel ils se voient en miroir, pour retrouver une estime de soi, condition indispensable à un véritable engagement dans l'apprentissage. Pour cela, il est nécessaire aussi de s'affranchir de servitudes ou de préjugés (en particulier sur la façon d'enseigner, sur ce qu'est l'acte d'apprendre), se départir aussi des déterminismes sociaux.

Il me faudrait des pages pour montrer comment les grands principes de la PF portés par les techniques visent précisément ces objectifs. Mais ce n'est pas forcément utile pour un lectorat de convaincus...

Le texte libre est l'institution centrale, "une terre d'accueil de la personne", dis-tu. On voit pourtant que ça fait débat quelquefois dans votre groupe, par rapport à d'autres formes d'écrits, comme les dialogues par exemple, particulièrement efficaces dans l'apprentissage d'une langue. En quoi le texte libre permet-il indéniablement selon toi, d'aller beaucoup plus loin dans la démarche d'autonomisation de chacune de ces personnes que vous rencontrez ?

Le texte libre, pour moi, est la technique ou l'institution phare de la pédagogie Freinet. Je l'ai pratiqué dès le début de mon engagement dans le mouvement, et tout de suite j'en ai vu les bienfaits auprès des enfants. C'est pareil, une fois de plus, avec nos adultes. Le texte libre est sans doute la technique qui autorise le mieux l'apprenant. Tout d'abord parce qu'elle est une expression très personnelle. Dans un premier temps, nos élèves parlent de leur vie de tous les jours. C'est une expérience capitale (à tous les âges, autant chez les adultes que chez les enfants et les adolescents), car c'est aussi par la prise en compte (et la valorisation !) grâce à l'écriture, des thèmes, des images de ce quotidien dans leur banalité (le café du matin, les enfants qu'on emmène à l'école, les courses, le ménage...), qu'on fait « le tour de sa maison », comme le disait Freinet. Ce tour d'horizon engendre à la fois une mise à distance réflexive, un regard un peu en surplomb par rapport à sa vie, comme si l'on était le spectateur de soi-même et, par là-même, un effet émancipateur.

Ce n'est qu'après, dit toujours Freinet, qu'on peut aller investir d'autres univers. Tant qu'on n'a pas vraiment identifié les éléments de sa vie, on n'est pas disponible pour autre chose. Un peu comme cette maxime que tout le monde connaît : « Je sais où je vais quand je sais d'où je viens ». Et c'est ce qui se passe à l'association, on le perçoit très nettement : progressivement, les textes s'étoffent, gagnent en autonomie et témoignent d'une ouverture vers l'extérieur, vers autre chose dont les grands questionnements qui traversent les œuvres des hommes : peurs, amour, souffrance, pouvoir, rapport à l'autre, rapport à soi...

Je ne m'étendrai pas non plus sur l'effet cathartique du texte libre. Je l'ai toujours vu à l'école, et à l'association, c'est palpable – pour autant que les apprenants s'y investissent, ce qui n'est pas toujours le cas, pour diverses raisons dont la peur est souvent le moteur principal. Je raconte dans le livre l'histoire d'une jeune femme algérienne complètement exploitée par la famille de son mari et qui, dès son arrivée chez nous, est tombée littéralement amoureuse du texte libre dont elle a d'emblée compris le pouvoir libérateur. Et ça a été d'une efficacité !

La Méthode naturelle fait appel à une démarche d'apprentissage par soi-même et de travail personnalisé, mais relayée généralement par la classe. Est-ce que dans vos mises en œuvre, vous avez pu constituer des groupes qui puissent jouer ce rôle-là, avec les personnes si différentes que vous accueillez, et est-ce que ce regard du groupe est facilement accepté ?

Il n'y a pas 36 solutions pour faire face à l'hétérogénéité de notre public. Ou bien on donne des cours particuliers ou on les prend en groupes et on adapte. Un des piliers de la PF, c'est la coopération – dont tu parles. Un des fondements de l'apprentissage d'une langue, c'est la communication ! Donc pour nous, la voie était toute tracée...

Nos séances d'une heure trente sont ainsi divisées en trois séquences : un Quoi de neuf avec tout le monde, quel que soit son niveau, et il est rare que mêmes les moins avancés décrochent, tant ils s'identifient les uns aux autres et, comme dans la classe quand un enfant raconte du vécu, il y a de quoi susciter la jalousie chez l'enseignant en demande d'attention ! C'est d'ailleurs un moment extraordinaire de coopération, tant ils s'épaulent, cherchent ensemble, désirent se faire entendre, se faire comprendre. Un deuxième temps est consacré à l'étude un peu plus systématique de la langue, en petits groupes de besoin (d'où la nécessité d'être à deux ou trois formateurs par séance) et le troisième à un travail individualisé à partir des documents que nous fabriquons ou des fichiers PEMF. Là aussi l'entraide est monnaie courante.

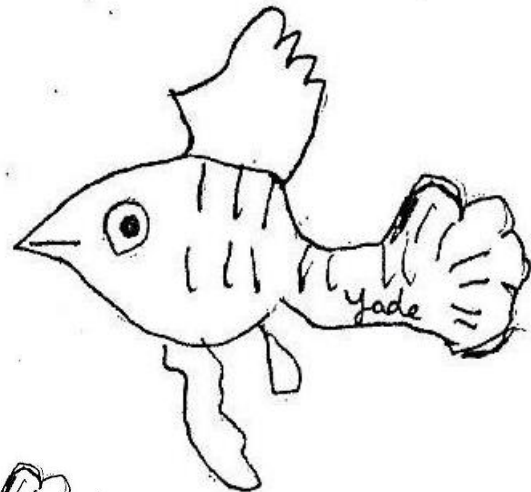
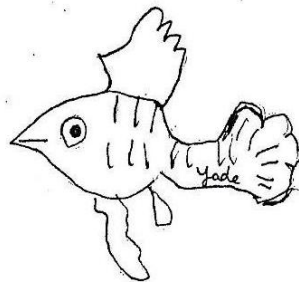
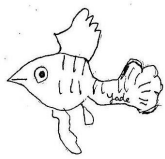
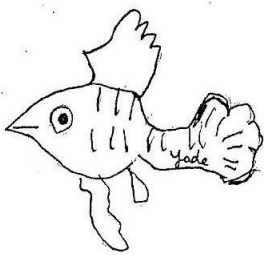
On a eu des décrochages sans préavis dont on ignore les raisons, mais on imagine bien que pour certaines personnes, soit le doute sur l'efficacité de notre pédagogie, – pour la plupart de nos apprenants, trop différente de celle qu'ils ont connue, et c'est selon moi, la plus importantes des raisons – soit la grande diversité des niveaux et des cultures, ont été décisifs dans leur désir de partir.

Qui sont les formateurs et comment travaillez-vous ensemble ?

Nous sommes sept qui nous partageons chaque semaine les trois séances en matinée d'une heure et demie chacune. Nous venons donc à deux ou trois, selon l'effectif des années. Ce qui signifie une ou deux matinées par semaine pour chacun d'entre nous. Le hasard (?) veut que nous soyons tous des enseignants, professeurs du primaire ou du secondaire, à la retraite.

Le plus délicat, c'est la passation : nous avons les mêmes élèves et donc pour assurer la continuité, nous nous plions à deux exigences absolument incontournables : nous rédigeons systématiquement un compte rendu d'activités dès la fin de la séance pour le collègue suivant, assez détaillé et qui contient aussi de nombreux éléments pour le travail qui va suivre : pas seulement des préconisations mais aussi du matériel, par exemple nous élaborons pour le collègue les fiches d'exploitation des textes libres sur lesquels nous sommes en train de travailler. Envoyés par le Net, bien sûr.

Le deuxième impératif nécessaire à la formation d'une véritable équipe, consiste à se réunir assez souvent et de parler à cœur ouvert de tout, y compris de nos difficultés. Pas évident dans une profession censée « savoir » et, qui plus est, payée pour dispenser le « savoir » ! Il ne s'agit pas de fanfaronner. On est tous à la même enseigne, et même si une des difficultés majeures du métier (la discipline) nous est épargnée, il n'en reste pas moins que nous sommes confrontés à d'autres écueils, dont l'extrême hétérogénéité et l'absentéisme de notre public, par exemple.



25

A la faveur du déconfinement progressif de mai dernier, nous avons été amenées à faire classe à des enfants de soignants ou personnels indispensables de classes variées. Une collègue de CM m'a confié « Dis-donc, la méthode de lecture qu'ils ont, c'est drôlement compliqué pour les enfants, la petite que j'ai aidée, elle ne comprenait aucun mot de son exercice. Elle devait trier les mots selon si on entend le son « oi » ou « oin », il y avait témoin, moine... heureusement qu'il y a la publicité sur le fromage pour lui expliquer ! »

Florence Ehret-Jenny,
CP-CE1 Masevaux